

LA
MANDARINE
BLANCHE

MAITRE ET SERVITEUR

LEON TOLSTOÏ

OPUS 1



CRÉATION FEVRIER 2019

ALAIN BATIS

COMPAGNIE LA MANDARINE BLANCHE

CONTACT PRODUCTION ET DIFFUSION

Emmanuelle Dandrel

06 62 16 98 27 | e.dandrel@aliceadsl.fr

MAITRE ET SERVITEUR

LEON TOLSTOÏ | Traduction CHARLES-FRANCOIS RAMUZ

Adaptation LUDOVIC LONGELIN

Mise en scène ALAIN BATIS

OPUS 1

AVEC 2 COMÉDIENS ET 1 MUSICIEN

Alain Batis
Ludovic Longelin
Marc Roques

- EQUIPE DE CRÉATION

Musique | Marc Roques
Lumières | Frédéric Fourny
Vidéo | Grégory Marza

—

Une production de la compagnie La Mandarine Blanche

Avec le soutien de la Ville de Boulogne-sur-Mer

MAITRE ET SERVITEUR de Léon Tolstoï / adaptation Ludovic Longelin

OPUS 1/2019

Naissance du projet

Le point de départ, c'est le choix de *Maître et Serviteur* de Tolstoï. Ce texte oscille entre une longue nouvelle et un roman court et traite de préoccupations actuelles de la compagnie, questionner artistiquement le principe politique d'égalité des êtres et le sens de la vie.

Cette fable initiatique qui nous réunit parle de cette tension entre la question de la spiritualité et la question du pouvoir.

L'idée est conjointement de réunir et de confronter trois univers, celui de Ludovic Longelin, auteur, adaptateur, comédien et metteur en scène, celui de Marc Roques, musicien et compositeur, celui d'Alain Batis, metteur en scène, comédien et auteur.

Ludovic Longelin écrit l'adaptation. Alain Batis signe la mise en scène. Marc Roques compose.

Résidence au Théâtre des Pipots à Boulogne-sur-Mer

Après plusieurs allers-retours en ce qui concerne l'adaptation, trois journées de travail de relecture, nous nous sommes retrouvés pendant une semaine pour explorer cette partition, confronter nos univers et cheminer vers une création commune.

Ludovic Longelin et moi-même nous nous sommes interrogés sur notre rapport aux mots, à la langue, aux voix, aux timbres, aux rythmes. Sur la conception artistique de cet acte qui est comme une miniature, une forme minimaliste où l'effort, l'attention, le regard intérieur sont tournés vers un geste d'ouverture, d'offrande. Ne pas encombrer le texte par une trop grande expressivité mais au contraire être dans une économie, une tension, une présence intérieure forte et sensible afin de délivrer le texte en laissant toute la place à l'imaginaire des spectateurs.

Notre objectif a été que cet Opus 1 soit un acte singulier, au-delà de ce qu'on pourrait appeler une « simple lecture ». C'est une présence en corps de deux acteurs qui portent les mots et d'un musicien qui construit l'univers sonore. Un compositeur aux aguets des souffles et traversé par l'onirisme et la violence première de l'hiver et du froid.

A l'issue de la résidence, le premier rendez-vous avec les publics a eu lieu le 8 février 2019 au Théâtre des Pipots à Boulogne-sur-Mer.

NOTE D'INTENTION OPUS 1

Un roman court... Un riche propriétaire, pour ne pas manquer une affaire, entreprend de rejoindre avec son serviteur un village voisin, les deux hommes se retrouvent bientôt pris dans une tempête de neige qui effacera petit à petit les traces du passé... Alors, ce qu'on croit être un égarement, une errance à travers la nuit et la neige n'est en fait qu'un lent retour sur soi-même. Les deux hommes répéteront le même chemin jusqu'à l'épuisement. L'ultime rendez-vous est pris. Le manège entame sa ritournelle. Le tourbillon de la mort appelle. Il s'agit à présent de faire les comptes, de prendre enfin conscience de la vie menée.

L'auteur fait entrer dans ce cercle symbolique deux personnages qui tournent inlassablement, pris dans la solitude d'une tempête de neige. Embarqués avec eux sur ce traîneau, nous rejoignons le cercle. On est fasciné par la puissance de l'écriture, Tolstoï réussit à nous faire entendre trois matières sonores qui refléteraient le comportement humain devant la mort, matière intellectuelle, matière physique, matière spirituelle. Matière intellectuelle avec la petite musique de l'esprit sous le délire, la dissonance et les considérations inopportunes du Maître ; matière physique dans l'acharnement, le halètement du cheval qui est conduit vers sa mort, sa souffrance dans le froid qu'il ne peut exprimer que par des tremblements, des ralentissements de l'allure jusqu'à l'écroulement ; matière spirituelle enfin avec l'acceptation et le silence du Serviteur.

Il y a toute l'humanité qui s'échappe des plis de cette écriture.

Tolstoï donne à voir dans cette fable tragique la complexité des êtres, l'âpreté du monde et la rudesse du chemin vers le renoncement. Deux êtres de conditions sociales différentes, en miroir, un Maître et un Serviteur, on pourrait dire un patron et un ouvrier, mais cela dépasse le cadre de la simple fonction, il en va de l'entrelacs de la vie intime des deux hommes.

Et au final un Maître qui deviendra Serviteur... Vassili Andréitch Brekhounov, propriétaire, reste « enfermé » dans son unique préoccupation, faire des affaires et acquérir à moindre coût un petit bois. Au fil du périple, il se coupe de l'autre, du réel, du danger, c'est aux portes de la mort qu'il prend conscience de la quintessence de la vie.

Nikita, lui, moujik de cinquante ans, est son Serviteur. Il tient son rôle, obéit à sa fonction. Il parle au cheval Moukhorty, comme à son égal, il reste « digne », « sage », on pourrait dire, pas d'éclats inutiles avant la mort qui finalement se dérobe à lui. Pendant que l'un se résigne à accueillir le froid et la neige, l'autre lutte, fuit ; on glisse ostensiblement de la vie vers la mort. Le froid emporte le Maître et le cheval sacrifié. Le froid égalise les êtres, les êtres silencieux et les êtres parlants.

A la fois sensibles à la dimension spirituelle émanant du roman, sa dimension politique et sociale nous interroge. L'Eveil... Ce Maître à l'approche de la mort se métamorphose et vient à sauver Le Serviteur. C'est avec son propre corps qu'il le sauve, une matière charnelle comme une compréhension ultime de l'esprit pour des valeurs essentielles, l'Autre comme un Autre soi-même.

La Paix retrouvée dans l'étreinte ? Que reste-t-il à l'heure de la mort ? Au-delà de ce que pourrait raconter la lutte des classes, Tolstoï met en lumière un constat simple et irrévocable : les ambitions sociales corrompent l'âme humaine. Ces ambitions, même si elles s'expriment différemment, existent en chacun, quelle que soit sa « situation sociale ». De cette distorsion naissent des peurs, des égoïsmes, un affairisme vain. Au moment « ultime », ce qui pouvait nous animer dans la vie comme l'ambition de posséder, de dominer... semble futile.

Apparaissent des évidences, d'autres vérités... Des révélations... D'autres valeurs essentielles... Vassili Andréitch Brekhounov, à l'heure de la mort, est traversé par d'autres gestes... De Maître il devient Serviteur.... Il donne... En réchauffant et en sauvant Nikita, il comprend indiciblement que ce geste premier et ultime est sans doute le plus beau de toute sa vie. Car face à la mort, de quoi sommes-nous les Maîtres ? De qui sommes-nous les Serviteurs ? Qui est le Maître ? Qui est le Serviteur ?

« Pour qu'il te soit facile de vivre avec chaque homme, pense à ce qui t'unit à lui et non pas à ce qui te sépare de lui » L. Tolstoï - *Le chemin de la vie*

Ce monde est horrible si les souffrances qu'on y endure ne suscite pas le bien » L. Tolstoï - *Le chemin de la vie* Tolstoï 1828-1910 On connaît (également) la critique des relations sociales faite par Tolstoï, sa haine de l'État et de toutes les formes d'oppression.

Il est l'inspirateur de nombreuses pensées de la non-violence (de Gandhi en particulier, avec qui il entretient une correspondance à la fin de sa vie, mais aussi de Martin Luther King et de Nelson Mandela). Hostile à la servitude, car elle suppose la domination et l'oppression, il défend le respect de tous les êtres. Végétarien à partir de 1885, il écrit qu'en tuant les animaux l'homme réprime inutilement en lui-même la pitié envers des créatures vivantes comme lui - et qu'en violant ainsi ses propres sentiments, il devient cruel. *Maître et Serviteur* date de 1895, à l'époque où cette pensée de la non-violence est entièrement formulée par son auteur. Tiphaine Samoyault, Universitaire et Auteure

« Que le but de la vie est le perfectionnement de soi, que le perfectionnement de son âme immortelle est le seul but de la vie des hommes, cela est juste, ne serait-ce que parce que tout autre but, en vue de la mort, est dépourvu de sens. » Tolstoï

Sur le plateau...

Deux comédiens lecteurs et passeurs du roman avec leur partenaire musicien compositeur et interprète / avec ses claviers et ses ordinateurs / trois gestes artistiques conjugués dans un même souffle.

Une scénographie dépouillée, deux pupitres - deux chaises - une chaise et une table

Sur le sol, une lande blanche, un tapis blanc recouvrant le centre de l'espace, devant et à l'arrière une lande noire, un tapis noir.

Il neige. La poésie de la neige par la création vidéo / Grégory Marza / en trois mouvements, moyen, rapide, lent épousant le rythme de la tempête.

Une création lumière « minimaliste » / Fred Fourny / Seulement quelques projecteurs. La levée de brouillard qui crée le trouble et l'opacité et efface les personnages dans un ciel de neige.

INTERVIEW DE TIPHAIN SAMOYAULT

« Tiphaine Samoyault, pourquoi aimez-vous *Maître et serviteur* ? »

Parce que la littérature d'aujourd'hui se nourrit de celle d'hier, les éditions Garnier Flammarion ont interrogé des écrivains contemporains sur leur « classique » préféré. À travers l'évocation intime de leurs souvenirs et de leur expérience de lecture, ils nous font partager leur amour des lettres, et nous laissent entrevoir ce que la littérature leur a apporté. Ce qu'elle peut apporter à chacun de nous, au quotidien. Universitaire et écrivain, Tiphaine Samoyault a notamment publié, au Seuil, *Météorologie du rêve* (2000), *Les Indulgences* (2003) et, chez Argol, *La Main négative* (2008). Elle nous parle de *Maître et serviteur*.

Quand avez-vous lu ce livre pour la première fois ? Racontez-nous les circonstances de cette lecture.

Un ami m'a dit un jour : « Dans Tolstoï, on entend battre le cœur des chiens. » Je ne sais pas s'il parlait précisément de *Maître et serviteur*, mais sa phrase m'a donné envie de retourner à Tolstoï, de lire ce texte de lui que je n'avais pas lu à l'adolescence, en même temps que *Guerre et paix* et surtout *Anna Karénine* qui m'avait tant frappée. J'ai compris alors ce que mon ami voulait dire. On entend en effet dans ce texte le halètement du cheval qui est conduit vers sa mort, sa souffrance dans le froid qu'il ne peut exprimer que par des tremblements, des ralentissements de l'allure, son poil qui frise et finalement son écroulement. Le froid égalise les êtres, les êtres silencieux et les êtres parlants.

Parce que j'ai lu ce livre tardivement, j'ai compris aussi qu'il exposait le cadre de nombreux textes ultérieurs. Sa description de la violence de l'hiver et de l'espace indistinct anticipe les récits de Soljenitsyne (*Une journée d'Ivan Denissovitch, L'Archipel du Goulag*) et de Chalamov (*Récits de la Kolyma*) qui, au XX^e siècle, associent la brutalité de l'hiver aux extrémités de la violence politique. Si la nouvelle de Tolstoï semble ouvrir sur la possibilité d'une rédemption, ou plutôt d'une réparation grâce au froid, ce qui frappe surtout à sa lecture, ce que l'on en retient, c'est la violence climatique, donc élémentaire.

Votre coup de foudre a-t-il eu lieu dès le début du livre ou après ?

C'est un livre court, une longue nouvelle : tout se tient. Il est évident que c'est à partir du moment où les personnages sont pris dans la tempête que la lecture se fait plus intense. Mais la mise en place du contexte – la fête de la paroisse, la rivalité entre les marchands –, des relations familiales – le père qui dit fièrement à son fils « Voyez un peu ce chenapan », la femme qui s'inquiète de voir son mari s'en aller faire des affaires par ce temps –, et, surtout, des rapports de Nikita, le serviteur, avec le cheval, est extrêmement évocatrice : rapide, mais prenant le temps de s'arrêter sur certains détails. La séquence de l'attelage du traîneau est beaucoup plus lente et précise : elle s'inscrit dans le récit des préparatifs du voyage, mais elle donne aussi sa dimension politique à la nouvelle. La proximité de l'homme (qui marchait « d'un pas [...] semblable à celui d'une oie ») et de l'animal avec qui il joue, à qui il parle et qui le comprend fait en effet de l'égalité des êtres le principe même de la vie sociale. Nikita « parlait à son cheval exactement comme on parle à des créatures comprenant la parole » et le cheval devient plus loin « l'intelligent animal ». Si on la lit bien, cette scène donne une dimension moins mystique à la fin de la nouvelle : ce n'est pas seulement par souci de rédemption que le maître sauve finalement son serviteur mais par une compréhension soudaine de ce principe politique d'égalité des êtres.

On connaît la critique des relations sociales faite par Tolstoï, sa haine de l'État et de toutes les formes d'oppression. Il est l'inspirateur de nombreuses pensées de la non-violence (de Gandhi en particulier, avec qui il entretient une correspondance à la fin de sa vie, mais aussi de Martin Luther King et de Nelson Mandela). Hostile à la servitude, car elle suppose la domination et l'oppression, il défend le respect de tous les êtres. Végétarien à partir de 1885, il écrit qu'en tuant les animaux l'homme réprime inutilement en lui-même la pitié envers des créatures vivantes comme lui – et qu'en violant ainsi ses propres sentiments, il devient cruel. *Maître et serviteur* date de 1895, à l'époque où cette pensée de la non-violence est entièrement formulée par son auteur.

A PROPOS DE LÉON TOLSTOÏ

Le comte Léon Nicolaévitch Tolstoï (1828-1910) est le plus grand écrivain, sinon le plus grand artiste de la littérature russe. Sa vie et son œuvre sont étroitement liées.



russiainphoto.ru

Son enfance, jusqu'à l'âge de 14 ans a été une période innocente, joyeuse et poétique à ce qu'il dit lui-même.

De 1842 à 1862, le jeune aristocrate fréquenta les salons littéraires et se battit en Crimée et à Sébastopol comme officier aimé de ses hommes. Dégoûté de la guerre, il fit un voyage en Europe occidentale, séjourna à Paris, à Londres, en Suisse à Genève ; pendant ce voyage, il s'initia aux méthodes pédagogiques de Rousseau et de Pestalozzi. De retour dans son domaine familial d'Iasnaïa-Poliana, il crée une école fondée sur l'idée de la liberté de l'éducation (Montaigne) et il épouse la fille d'une amie d'enfance, Sophie Andréerna Behrs.

De 1862 à 1880, Tolstoï vécut dans un idéal familial qu'il inculqua si bien à sa femme qu'il ne put plus l'en détacher, lorsqu'il évolua lui-même et s'attacha à un autre idéal, celui de la fraternité humaine. De cette période datent ses grandes oeuvres, *Guerre et Paix* et *Anna Karénine*. Tolstoï est maintenant de plus en plus préoccupé par les problèmes religieux et sociaux. Il renie l'existence qu'il a menée, pense à se faire moine et à donner tous ses biens, "voie dangereuse", lui déclare son évêque qui l'en dissuade.

Après cette crise, Tolstoï renonce aux droits d'auteur pour toutes les oeuvres antérieures à l'année 1880, qu'il donne sa fortune à gérer à sa femme. Sa transformation intérieure s'accompagne de signes extérieurs. Il s'habille en moujik, met sur pied des cantines pour les pauvres et organise des secours lors de la grande famine de 1901. Cette évolution de Tolstoï découle de différentes tendances dont les germes se trouvent déjà dans ses oeuvres de jeunesse. Par exemple dans la nouvelle intitulée *Lucerne* (1857), il raconte le scandale qu'il provoqua dans l'hôtel le plus chic de cette ville, en invitant à sa table un musicien mendiant que tous les autres hôtes repoussaient. Il y a déjà là un acte d'accusation contre les inégalités sociales. Tous les éléments du futur tolstoïsme sont là, bien avant 1880. Plus tard, ils seront simplement systématisés et se transformeront en une doctrine. C'est pendant cette période que Tolstoï écrit son émouvante nouvelle *Maître et Serviteur*, en même temps que sa dernière grande œuvre *Résurrection*.



Bien que noble, Tolstoï ne voulait pas avoir de domestiques. Il tondait lui-même la pelouse et faisait le ménage dans sa maison. Tous les jours, des dizaines de personnes lui rendaient visite à Iasnaïa Poliana. Tolstoï avait aussi pour habitude de se rendre régulièrement dans d'autres villages pour y rencontrer leurs habitants. / Village de Krekshino, Région de Moscou, 1909

russiainphoto.ru

LUDOVIC LONGELIN suit une formation de comédien à l'École Charles Dullin de Paris puis à l'École Supérieure de Région d'Art Dramatique de Lille. Ayant travaillé comme comédien dans diverses compagnies théâtrales jusqu'en 1987, il crée en 1988 le groupe SUM pour lequel il met en scène ses propres textes.

Il est aujourd'hui l'auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre dont la particularité serait la confession poétique comme genre théâtral (*Le soupir, Farridantz !!, Ce que les enfants racontent à leurs parents quand ils dorment...*). Travail pour lequel il a été l'Auteur-Invité de la semaine Éclats de Voix de Dijon en novembre 2006 ; en 2007 à L'ARIA Île-de-France (direction Robin Renucci) il écrit d'après les témoignages des habitants de Pantin 93-Les Quatre Chemins, une pièce qui sera mise en scène par Alain Batis (*999+1*).

La même année, pour le Boulevard Sainte-Beuve - Festival de la Critique et de la Culture, il adapte et met en scène les entretiens radiophoniques de L-F Céline (*Dieu, qu'ils étaient lourds... !*).

En 2008, toujours pour le Festival Sainte-Beuve, il crée *Mille excuses*, une évocation poétique et chorégraphique d'après l'œuvre de Franz Kafka. L'automne de cette même année, Stanislas Grassian, metteur en scène du Collectif Hic et Nunc lui commande un texte sur le thème du bonheur qui sera créé au Théâtre de L'Épée de Bois à la Cartoucherie (... *alias le bonheur*) à l'occasion du Festival *Un automne à tisser*.

En 2009, il écrit et met en scène au Théâtre des Pipots de Boulogne-sur-Mer, *Victoire, petite femme de France* et crée en hiver 2009, la mise en scène de *Ligne* d'Annabelle Playe.

En 2010, il conçoit avec Annabelle Playe qui en composera la musique, la mise en acte de *La Dernière Nuit* d'après Alfred de Musset dont il sera également l'interprète.

Avec le collectif GLOSSOPHONIE[s], il écrit et met en scène *Facettes, ou d'indéfinissables figures...* et poursuit à l'automne les représentations de *Dieu qu'ils étaient lourds... !* d'après L-F Céline au « Théâtre » du Lucernaire à Paris, puis en France et à l'Étranger.

Il crée en 2012 la compagnie Quelque-part-en-Europe avec laquelle il met en scène de 2012 à 2016 plusieurs de ses adaptations (*Ceci est ma lettre au monde*, d'après Dickinson ; *Paysage de l'insomnie* d'après Gisèle Bienne ; *Terre charnelle* d'après Cendrars, Remarque, Péguy, Jünger) et textes (*L'orée des ruines ; berenice dolorosa, une Passion*)

De 2015 à 2018 il commence une série de pièces dont la particularité est l'écriture théâtrale comme onde de choc : *Ah ! faire entendre mon cri du haut de la montagne jusqu'au village de St Moritz ; Le Nénuphar de Money, Saanato*, texte qui sera sélectionné en 2018 par le collectif *A Mots Découverts* pour le festival Les Hauts Parleurs #3 et fera l'objet à l'automne de cette même année, d'une étude à Science Po Paris par la classe d'Anne Saulay.

Les pièces *Farridantz !!, ... alias le bonheur, et Victoire, petite femme de France* sont publiées chez ALNA Editeur.

MARC ROQUES a vécu comme il a voulu, pour la musique, rien que pour la musique pour se consacrer totalement à sa passion.

Né à Angoisse près de Saint-Yrieix, il est interne au lycée arédien lorsque la musique va bouleverser sa vie.

Dans la décennie suivante, il part à Berlin et découvre la musique électronique.

Son Bac littéraire en poche, Marc Roques s'inscrit aux Arts Déco à Limoges et décroche son diplôme en 1976. Il fait des études en géologie puis obtient un DEUG d'anglais.

Il monte sur scène avec Phase Pattern en 1984, une aventure qui va durer neuf ans. En 1989, il crée le collectif Wild Shores, avec Frédéric Nouveau et Evelyne Hebey, regroupant musiciens et plasticiens qui proposent différentes formes d'expression d'art contemporain.

Marc compose et collabore régulièrement avec quatre compagnies de théâtre et de danse.

De sa formation de pianiste classique, il a gardé une attirance pour les claviers même si l'informatique a révolutionné l'électro.

Wild Shores a réalisé des installations sonores, des musiques de films pour « Archives Pathé Gaumont » en illustrant le film muet *L'auberge rouge* de 1924. Il crée l'univers sonore et musical de *Dieu qu'ils étaient lourds !* d'après les entretiens de Louis-Ferdinand Céline mise en scène de Ludovic Longelin avec Marc-Henri Lamande pour interprète ainsi que pour *La chair de l'homme* de Valère Novarina et une commande de Beaubourg sur le premier roman de Blaise Cendrars écrit après la guerre *L'eubage*.

ALAIN BATIS

Sa formation théâtrale débute en Lorraine avec Jacqueline Martin, suivie de plusieurs stages à Valréas (direction R. Jauneau), au TPL (direction C. Tordjman), à Lectoure avec N. Zvereva. Membre fondateur du Théâtre du Frêne en 1988, direction G. Freixe, il joue comme comédien (pièces de Wedekind, Shakespeare, Molière, Lorca...). Il met en scène **Neige** de M. Ferminé (2001) et **L'eau de la vie** de O. Py (2002).



De 2000 à 2013, il participe aux Rencontres Internationales Artistiques de Haute-Corse (ARIA) présidées par R. Renucci aux côtés de S. Lipszyc, P. Vial, R. Loyon, J-C. Penchenat, Y. Hamon, N. Darmon, A. Boone... et met en scène notamment **Yvonne, princesse de Bourgogne** de W. Gombrowicz (2002), **Roberto Zucco** de B-M. Koltès (2003), **Helga la folle** de L. Darvasi (2004), **Kroum l'ectoplasme** et **Sur les valises** de H. Levin (2005 et 2007), **Salina** de L. Gaudé (2006), **Incendies** de W. Mouawad (2008), **Les nombres** de A. Chedid (2009), **Liliom** de F. Molnar (2012), **La princesse Maleine** de M. Maeterlinck (2013).

Depuis 2014, il est engagé comme metteur en scène-formateur aux Tréteaux de France - Centre Dramatique National dans le cadre de stages de réalisation.

Il a joué avec la compagnie du Matamore, direction artistique S. Lipszyc entre 2001 et 2006.

En décembre 2002, il crée la compagnie La Mandarine Blanche et met en scène une quinzaine de créations.

Il co-dirige sous le parrainage artistique de J-C. Penchenat le Festival *Un automne à tisser* qui s'est déroulé de 2007 à 2010 au Théâtre de l'Épée de Bois (Cartoucherie - Paris). En 2011, il crée et pilote le projet *Une semaine à tisser* réunissant des compagnies lorraines dans le cadre de la résidence de la compagnie à La Méridienne - Scène conventionnée de Lunéville (54) avec le soutien de la Région Lorraine.

Co-adaptation de **Neige** de M. Ferminé. Prix d'honneur pour la nouvelle **La robe de couleur** à Talange (57). Coup de cœur pour **La petite robe de pluie** à Villiers-sur-Marne. Lauréat du Printemps théâtral pour l'écriture de **Sara** (C.N.T. 2000) publié aux Éditions Lansman.

En 2013, il écrit **La femme oiseau** d'après la légende japonaise de « La femme-grue ». Le texte lauréat des Editions du OFF 2016 (partenariat Festival Off d'Avignon et Librairie Théâtrale) est paru aux éditions Art et Comédie.

LA MANDARINE BLANCHE

Créée en décembre 2002, la compagnie La Mandarine Blanche allie Création et Sensibilisation des publics.

De 2002 à 2012, elle est allée à la découverte d'œuvres contemporaines, certaines créées pour la première fois en France comme **Nema problema** de Laura Forti, **La foule, elle rit** de Jean-Pierre Cannet et **Hinterland** de Virginie Barreteau. Elle se propose d'interroger des écritures d'une apparente simplicité dont la dimension poétique élève l'individu et recèle des bribes de nos visages communs. Sa préoccupation est de créer un théâtre polysensoriel à la source du poétique.

De 2013 à 2015, elle s'engage avec **La femme oiseau** d'Alain Batis librement inspiré d'une légende japonaise et **Pelléas et Mélisande** de Maurice Maeterlinck dans un nouveau cycle « une urgence à convoquer de la beauté » autour d'un théâtre polysensoriel.

De 2016 à 2018, des passerelles poétiques, esthétiques, métaphysiques et philosophiques entrent en résonance autour d'un théâtre « des miroirs » explorant nos « humanités » avec **Rêve de printemps** d'Aïat Favez et **Allers-retours** d'Ödön von Horváth.

De 2009 à juin 2012, la compagnie est en résidence au Théâtre Jacques Prévert d'Aulnay-sous-Bois (93), avec lequel un compagnonnage se poursuit. De septembre 2010 à juin 2014, elle est également en résidence à La Méridienne - Scène conventionnée de Lunéville (54) et bénéficie du soutien du dispositif d'aide à la résidence de la Région Lorraine de 2010 à 2013.

Depuis octobre 2015, la compagnie est associée au Carreau - Scène Nationale de Forbach et de l'Est mosellan (57). Elle poursuit un compagnonnage avec la Ville et l'Espace Molière de Talange où elle a été en résidence jusqu'en juin 2018.

La Mandarine Blanche est conventionnée par la DRAC Grand Est - Ministère de la Culture et de la Communication. Conventionnée par la Région Grand Est de 2015 à 2017, elle continue de bénéficier de son soutien.

- Principales créations mises en scène par Alain Batis -

Allers-retours - Ödön von Horváth | 2018

Rêve de printemps - Aïat Favez | 2017

Pelléas et Mélisande - Maurice Maeterlinck | 2015

La femme oiseau - Alain Batis | 2013

Hinterland - Virginie Barreteau | 2012

La foule, elle rit - Jean-Pierre Cannet | 2011

Nema Problema - Laura Forti | 2010

Face de cuillère - Lee Hall | 2008

Yaacobi et Leidental - Hanokh Levin | 2008

L'assassin sans scrupules... - Henning Mankell | 2006

Les quatre morts de Marie - Carole Fréchette | 2005

Le Montreur - Andrée Chedid | 2004

L'eau de la vie - Olivier Py | 2002

Neige - Maxence Ferminé | 2001

LA MANDARINE BLANCHE

la.mandarineblanche@free.fr | 09 52 28 88 67

www.lamandarineblanche.fr | facebook/Lamandarineblanche